

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 82—Samedi, 28 novembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



Mlle TESSANDIER, DU THÉÂTRE DE L'ODÉON

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 novembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre Nous, par Léon Ledieu.—Un mariage princier.—Tablette de la mère de famille.—Le médecin jugé par le client.—Mlle Tessandier.—La Porteuse de Pain (suite).—Au cimetière.—Le sapin.—Notes et impressions.—Récréation de la famille.—Choses et autres.—Rébus.

GRAVURES : Mlle Tessandier, du théâtre de l'Odéon.—Le mariage de S. A. R. la princesse Marie d'Orléans, au château d'Eu.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

PRIMES MENSUELLES

DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de novembre), aura lieu lundi, le 7 décembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

LA MORT DE RIEL

Les personnes de la campagne qui désirent se procurer la brochure intitulée : *La mort de Riel*, la recevront en envoyant dix centimes à l'adresse suivante : LE MONDE ILLUSTRÉ, boîte 1070, Montréal.

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., boîte 20, notre agent général pour les Etats-Unis, doit établir des sous-agences dans toutes les villes des Etats-Unis.

Les personnes qui désireraient se charger des sous-agences du MONDE ILLUSTRÉ, dans les villes et villages des Etats-Unis, voudront bien s'adresser à M. Dubé.

ENTRE-NOUS

DLUSIEUX amis, plus amis peut-être de l'homme que de l'écrivain, dont le mérite peut être contesté, m'ont abordé depuis huit jours en me disant :

—Bravo ! votre *Entre-Nous* sur Riel est vrai et bon.

Comme la neige des ans commence à tomber sur ma tête, je reste assez froid quand on me dit ces choses, mais j'ai accepté cet éloge parce que je crois qu'il a été l'expression d'une idée bonne et juste.

Riel venait d'être pendu, j'avais la dépêche sous les yeux, et tout le sang que j'ai dans les veines m'a reflué au cœur, et cette pléthore momentanée est remontée au cerveau.

Que voulez-vous, mes amis, j'aime tant ma France, ma noble France, qu'en venant faire souche au Canada, me retrouvant *chez nous*, je vous ai aimée de toute l'ardeur de mon âme, de tout ce qu'un cœur français peut ressentir et que j'ai dit : "Je suis vôtre, vous êtes miens."

J'ai écrit un article en deux heures et je l'ai déchiré ; il était long, trop long et trop violent. Je l'ai déchiré, savez-vous pourquoi ? Parce que j'ai vu la tête blonde de mon petit Pierre et que j'ai embrassé les cheveux noirs de ma charmante Laurence.

La tête brune de ma Laurence et les cheveux blonds de mon Pierre, m'ont rendu meilleur, car j'étais haineux, haineux comme le Juif-Errant.

J'ai tout déchiré et j'ai écrit l'autre *Entre-Nous*, celui que vous avez lu... J'ai pensé à la Patrie !

.

Les enfants rendent bons, et c'est grâce aux miens si je n'ai pas été mauvais.

Et pourtant : quand le spectre de Riel vient à mes yeux, je vois rouge, je voudrais du sang...

Les lâches !.....

Et moi qui étais venu dans la Nouvelle-France

pour y vivre en paix, me disant que jamais commotion politique, ou autre, ne pourrait amener le moindre nuage dans la nouvelle patrie que j'adoptais !

L'homme propose et Dieu dispose.
Dieu réservait des jours sombres à ma nouvelle patrie !

.

Donc, en vous parlant la semaine dernière, j'ai écrit plus avec le cœur qu'avec ma plume, et vous avez dit que cela était juste.

Cela ne m'étonne pas, les idées justes vont toujours droit au cœur, et vous en avez.

C'est par conséquent là le résultat d'une chose vraie.

Quand j'écrivais cette causerie, un de mes amis vint me voir et, me trouvant l'œil baigné de larmes, (j'ai l'œil assez dur, dit-on,) me dit :

—Mais, parbleu, vous pleurez, je crois ?

—Oui, lui répondis-je, et ma situation est à peu près celle de Diderot, qu'un de ses compagnons trouva, un jour chez lui, pleurant à chaudes larmes.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda le visiteur.

—Ah ! mon cher, je pleure d'un conte que je me fais à moi-même.

Moi, je ne me faisais pas un conte. Je relisais le télégramme maudit :

"Ils l'ont pendu !"

Mon petit Pierre, qui n'a pas six ans, m'entendant répéter toujours ces mots, me disait :

—Est-ce bien vrai, papa, qu'ils ont pendu Riel !

—Oui, Pierre, c'est vrai.

—Les Anglais, hein, papa ?

—Les Orangistes.... Souviens-toi, petit Pierre !

Et dans les yeux si doux de mon enfant, j'ai vu passer un éclair de haine.

Il est bien jeune, c'est vrai ! mais c'est la vengeance qui pousse — roseau aujourd'hui, il sera chêne un jour.

Il aimera sa Patrie !

.

C'est avec ces souvenirs qu'on fait des hommes, c'est ainsi qu'on lègue un héritage à la génération qui succède à la nôtre.

Souvenez-vous, amis, il s'agit de la Patrie.

Or, il s'agit de la sauver, cette Patrie, que vous avez gardée avec tant d'honneur et de gloire depuis cent vingt-deux ans.

C'est sans doute l'année terrible qui commence, c'est peut-être aussi l'apothéose de notre race.

Pour garder intact l'héritage de nos aïeux, il faut nous grouper, il faut nous unir, il faut ne former qu'un seul faisceau, il faut être forts.

Les grands orateurs ont fini leur rôle, c'est aux hommes d'action qu'appartient le présent. Grand diseur, petit faiseur, dit le proverbe, et vous en avez eu la preuve dans la conduite d'un homme, idole du peuple autrefois, aujourd'hui jetté aux gémonies.

Pour être fort, il faut s'unir, et pour s'unir il faut faire des sacrifices d'amour-propre, de passé politique, de relations, d'amitié même.

Il s'agit de la Patrie.

.

Tenez, un exemple de ce que peut faire l'amour de la Patrie :

C'est de l'histoire, ceci, de l'histoire vraie, de l'histoire contemporaine.

En 1870, Gambetta était à Tours ; dictateur, possesseur du pouvoir qu'aucune main ne se trouvait assez forte pour lui disputer.

Un matin, un homme, aux traits mâles et énergiques, à la tête fière, demande à parler à celui qui alors était la tête et le cœur de la France.

On l'introduit.

—Que voulez-vous ? demande le grand tribun.

—Sauver la France. J'ai été soldat en Italie, j'ai servi le Pape, j'ai été lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, j'ai tenu une épée, mais je prendrai au besoin un fusil.

—Gardez votre épée, général, et servez la France aussi vaillamment que vous avez servi le Pape.

Cet homme, ce soldat, c'était Charrette !

Charrette, qui n'était pas même simple soldat en France, était nommé général d'un seul mot.

Il était royaliste et catholique !

Gambetta était républicain et libre-penseur.

Et ces deux hommes se serrèrent la main.
Saluez tous ! c'était pour la Patrie !!!

.

Eh bien ! cette page d'histoire de la grande France a sa parallèle dans l'histoire de la Nouvelle-France.

Le 22 novembre 1885 sera, je l'espère, une date bénie dans le livre d'or de la nation canadienne.

Quelques rares refractaires ne suivent pas le mouvement d'union, ce sont ceux qui vivent de nos luttes intestines. Ils seront balayés et on n'y pensera plus.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en leur donnant quelques pensées exprimées par les orateurs de la grande assemblée du Champ-de-Mars, où trente mille personnes, au moins, ont fait le serment tacite d'oublier les partis.

L'hon. M. Coursol :

Quand Danton, sur l'échafaud, fut sur le point de donner sa tête au bourreau, il lança ce cri terrible : "J'entraîne Robespierre !" et Robespierre en effet expia ses crimes quelques jours après.

Riel pouvait dire aussi en se livrant au shérif de Régina : "J'entraîne le ministère."

Car la grande voix du peuple va exécuter ceux qui ont conduit à la potence le brave chef des Métis.

Le Dr Marcell :

Sir John, que le spectre de Riel vous suive jusqu'à votre dernier jour ; que la voix du malheureux martyr parte de la tombe et vous demande sans cesse raison de l'avoir injustement arraché à l'affection de sa famille pour lui donner la mort !

L'hon. Wilfrid Laurier :

Le maréchal Ney a vu son sort décidé d'après les formalités légales, mais le gouvernement de la restauration, n'en est pas moins dénoncé par les amis de la justice, de l'équité et de l'humanité comme coupable d'un meurtre judiciaire. On a également tué Riel en observant les formalités légales, mais je ne sache pas qu'aucun gouvernement, sinon le gouvernement du *Vieux Brutot*, ait été plus lâche que le gouvernement de Sir John A. Macdonald.

L'hon. F.-X.-A. Trudel :

Messieurs, il y a 1800 ans que le gibet ne signifie plus le déshonneur.

Sans aller si loin, rappelez-vous, messieurs, qu'il y a 450 ans, on conduisait au bûcher une jeune fille, dont le seul tort fut de combattre pour son pays. Ceux qui conduisaient Jeanne d'Arc à l'échafaud étaient des anglais comme ceux qui ont pendu Riel.

M. Israël Tarte :

J'ai entendu des hommes publics dirent que Nana-Saïb n'avait pas été amnistié, et comparer la position de Riel à la sienne. Je proteste contre cet étrange rapprochement.

Nana-Saïb, le chef principal des Hindous, s'était rendu coupable d'effroyables atrocités. Le 24 juin 1857, par exemple, il entoure le poste de Cawnpore. Après une tentative de résistance, Sir Hugh Wheeler, qui y commandait reçut un émissaire de Nana-Saïb qui l'engageait à se rendre. Des conditions furent faites : la garnison, les européens, devaient être conduits, par les soins de Nana, à Allahabad, en bateaux, sur le Gange. Quand les prisonniers y furent embarqués, les bateaux furent poussés au large, jetés à la dérive et par ordre de Nana, des rives du fleuve l'artillerie les foudroya.

L'honneur Britannique exigeait que cet outrage fut vengé et le 16 juillet Cawnpore était assiégé par des forces devant lesquelles les Indous se retirèrent. Les Anglais savaient que le poste renfermait encore quelques centaines d'Européens, et leur premier soin fut de voir quel avait été leur sort. En entrant dans une vaste cour, ils la trouvèrent couverte d'une couche de sang de deux pouces d'épaisseur. Des lambeaux de chair y flottaient par ci par là, et à quelque distance on aperçut une immense citerne dans laquelle avaient été jetés, pêle-mêle, des femmes et des enfants, des vieillards, enfin tous les chrétiens.

Nana-Saïb avait fait cette Hécatombe au fanatisme dont il était l'un des apôtres.

M. Georges Duhamel :

Ah ! messieurs, je plains moins Riel que nous, car sa mort nous expose au mépris du monde entier, quant, au contraire, elle l'a fait entrer de plein pied dans l'immortalité !

L'hon. Arthur Turcotte :

Il y en a, dit-il, qui veulent des explications des ministres. Comment ! des explications ! Est-ce que ces explications vont ressusciter Riel ? Ah ! si nous avions eu là sir George Etienne Cartier, lui aurait renversé l'échafaud de Riel, et le chef des Métis vivrait encore.

M. A. Desjardins :

Que la carrière de sir John A. Macdonald, qui a commencé aux reflets de l'incendie du Parlement, à Montréal, aille se terminer derrière l'échafaud de Régina.

.

Lisez aussi ce splendide poème, écrit à Régina, le 16 novembre, par M. A. de Vinéky :

MISERERE NOSTRI !

Pitié ! pitié, Seigneur ! Il roule dans le gouffre
 Mon pays que le sang des preux a racheté !
 Pitié ! Pitié ! tu sais, mon Dieu, ce que je souffre
 En voyant tant de honte et tant de lâcheté !

Elles l'ont emporté, les dures exigences,
 Et nos vieux ennemis se lèvent triomphants !
 Ils ont vidé d'un trait, la coupe des vengeances,
 Profané ta justice et ri de tes enfants !

Ils tiennent sous leurs pieds les rois et leurs ministres ;
 Ils rendent des arrêts qui causent la stupeur.
 Les hommes, dans leurs mains, sont des pantins sinistres
 Qui dansent sur l'abîme en grimaçant de peur.

Et c'est au nom du Christ qu'ils nourrissent la haine !
 Ils ne connaissent pas ton cœur, ô Dieu de paix !
 Ils ont peur de la croix ; le calvaire les gêne ;
 Ils ne sauraient te voir sous leurs bandeaux épais !

Décérnez-vous, bourreaux, de glorieux éloges,
 Et devant le gibet, dansez, battez des mains !
 C'est un beau jour pour vous, ô sanguinaires loges !
 Mais les beaux jours, parfois, ont d'affreux lendemain.

Tu ne sais moissonner que dans le sang ! Approche,
 Orangisme assassins, nos courages sont murs !
 Fais donc un pas de plus ! Si tu le peux, décroche
 La croix que les aïeux ont pendus à nos murs !

Et vous restez muets, chefs de l'Etat ! ô traîtres,
 Vos regards dédaigneux se détournent de nous !
 Si la folie a pu vous choisir pour nos maîtres,
 La justice pourra vous mettre à nos genoux !

Vous seul pouviez sauver notre jeune Patrie,
 Disiez-vous, l'embrassant dans un fiévreux transport,
 Et vos baisers impurs l'ont à jamais flétrie !
 Dans ses flancs épuisés vous avez mis la mort !

Et pour avoir de l'or, il faut qu'on vous le dise—
 Vous l'avez froidement vendue à l'étranger :
 Car pour vous la Patrie est une marchandise,
 Une vigne d'emprunts qu'il faut bien vendanger !

Ah ! comme il s'est perdu notre beau caractère !
 Comme nos cœurs vaillants se sont prostitués !
 Il est passé sur nous comme un souffle délétère ;
 L'égoïsme et l'amour des biens nous ont tués !

O temps heureux, ô temps d'éternelle mémoire
 Où, pour guides, le peuple avait ces hommes forts
 Qui dans l'honnêteté mettaient toute leur gloire
 Et pour faire le bien joignaient tous leurs efforts !

On rougit d'évoquer, à l'époque où nous sommes,
 Ces dévouements profonds qui renaissent toujours !
 Ah ! dans nos jours de deuil qui nous rendra ces hommes
 Dont la Patrie et Dieu sont les seules amours ?

La soif de l'or maudit ne brûle pas leurs âmes ;
 Ils reculent d'horreur devant l'iniquité ;
 Ils ne vendent jamais, en des marchés infames,
 Ni les droits solennels, ni l'humble vérité !

Jusqu'en ses profondeurs la terre est corrompue ;
 L'esprit du mal la tient dans un cercle de fer.
 On ne croit guère à Dieu ; la vanité repue
 N'espère plus le ciel et ne craint plus l'enfer !

Malheur à tout pouvoir étayé sur le crime !
 Malheur à qui ne sait rendre droits les sentiers !
 Malheur au chef élu s'il ne comble l'abîme
 Où peuple et souverain vont rouler tout entiers !

Pitié, pitié, Seigneur ! Quel spectacle me frappe !
 L'homme dans son orgueil, te jette le défi !
 O saint Christ, on dirait que le monde t'échappe
 Et que pour le sauver ton sang n'a pas suffi !

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravure)

Le mariage civil de S.A.R. la princesse Marie d'Orléans et de S.A.R. le prince Valdemar a eu lieu le 19 octobre, comme nous l'avions annoncé. Le secret absolu qui avait été gardé sur l'heure de cette cérémonie lui a conservé tout son caractère d'intimité. Le prince de Joinville et le duc d'Aumale servaient de témoins à la jeune fiancée, que tout le monde s'accorde à trouver ravissante de grâce. Le comte de Moltke-Hvitfeld et le duc DeCazes assistaient le prince Valdemar. La salle de la mairie était décorée de tapis rouge et noir.

Après les formalités d'usage, le maire unit les deux fiancés au nom de la loi et leur adresse une chaleureuse allocution, dans laquelle il rappelle la vieille et constante amitié qui unit le Danemark à la France.

Après la cérémonie, les registres de l'état civil ont été présentés aux membres de la princière assistance, qui y ont apposé leur signature.

La cérémonie religieuse a été célébrée à Eu, dans le magnifique domaine du comte de Paris. Mgr d'Halst a donné la bénédiction nuptiale, assisté de M. le curé-doyen d'Eu et de M. l'abbé de Beauvoir. Le vénérable prélat a prononcé une allocution dans laquelle, après avoir exposé la théorie chrétienne du mariage, il a fait allusion aux antiques liens qui existent entre la France et le Danemark.

Après le mariage religieux, le cortège s'est rendu dans une pièce contiguë à la chapelle, et là tous les princes et les princesses ont signé l'acte de mariage.

L'ordre était le même au retour de la chapelle ; seulement, le marié donnait le bras à sa femme, tandis que le duc de Chartres accompagnait S. M. la reine de Danemark, ainsi qu'on le voit sur notre gravure.

Peu d'instants après, la mariée, très jolie dans sa ravissante robe blanche garnie de valenciennes, avec traîne royale, venait dans la grande galerie remercier les invités.

M. le comte de Paris, Mme la comtesse de Paris et tous les membres de la famille d'Orléans descendaient également dans la grande galerie et venaient dire un mot aimable à chacun de leurs hôtes.

A trois heures un lunch était servi, et à sept heures les jeunes mariés partaient pour le château de Saint-Firmin, qui appartient à leur oncle, le duc de Nemours.

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

CE qui préoccupe le plus les dames, en ce moment, c'est le soin qu'elle doivent prendre des toilettes d'hiver : " sans être coquette, on ne veut pas être moins bien habillée que les autres ; " puis il faut songer aussi—et surtout—à vêtir les enfants le plus chaudement et le plus gentiment possible.

Les étoffes adoptées pour la saison qui commence sont vraiment faites pour remplir ce double but ; je vous en ai déjà indiqué quelques-unes, je dois ajouter à ma liste, la bure bouclée à rayures de bnrre de différentes nuances ou a rayures de moire.

On portera beaucoup la peluche comme jupe de dessous, comme manteau et en garnitures.

L'astrakan est également très employé en large bordures pour les confections ; on fait même de longs vêtements entièrement en astrakan.

Le manteau très long ou très court. Les manteaux longs conviennent mieux aux dames ; pour les jeunes filles nous conseillons le petit paletot bien ajusté, presque collant et même tout à fait collant, si votre couturière est une fée.

.

Le velours tigré en première ligne, puis la peluche, voilà les tissus dont on fait les capotes.

Ces capotes sont petites, mais la façon de disposer les garnitures sur le devant de la passe les rendent très élevées.

Le chapeau rond est de soie comme les chapeaux d'hommes ; mais il y en a de toutes nuances ; la peluche et le jersey de soie sont également très bien portés.

Et, à propos de ce jersey de soie, je vais vous indiquer de faire vous-même un charmant chapeau pour votre fillette : demandez, dans un magasin de fournitures pour modes, un jersey pour chapeau ; on vous remettra un bonnet de soie pareil au bonnet de coton dédaigné, aujourd'hui, même par nos grands-pères.

Vous tendrez ce jersey sur la forme que vous aurez choisie et laisserez pendre sur le côté, la pointe du bonnet ; vous pourrez terminer cette pointe par une houppe de même couleur.

Pour les grandes personnes, on tend complètement le jersey sur la forme ; ce tissu simple et élastique se moule parfaitement.

Les jerseys pour chapeaux coûtent de \$1.25 à \$2.50, il y en a de différentes qualités et de toutes teintes.

.

Le jais n'est plus de mise, non plus que l'or ; on garnit avec le plomb ou avec le bois.

Chapeaux, robes et manteaux sont ornés de perles, de glands, de médailles, de boutons en plomb

ou en bois plus ou moins travaillés. C'est peut-être un peu lourd, mais la mode est une tyrannique déesse, et il faut, paraît-il, céder aveuglement à ses lois.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

LE MÉDECIN JUGÉ PAR LE CLIENT.

NOUS trouvons dans le *Boston Medical and Surgical Journal* la boutarde suivante :

" Les Scylla et les Charybde entre lesquels le docteur doit diriger sa barque professionnelle lorsqu'il vogue sous les brises variables de l'opinion publique, sont clairement indiqués par le *Hebrers Standard*.

" S'il visite ses clients bien portants, c'est pour être invité à dîner ; s'il agit autrement c'est qu'il se soucie plus de la toison que du troupeau. Va-t-il régulièrement à l'église, il n'a rien à faire ; n'y va-t-il pas, c'est un athée. Parle-t-il avec respect de la religion, c'est un hypocrite ; n'en parle-t-il pas, c'est un matérialiste. Est-il convenablement vêtu, c'est un orgueilleux ; est-il négligé, il manque d'amour-propre. Si sa femme ne fait pas de visites, elle est dédaigneuse ; si elle en fait, elle cherche des clients pour son mari. A-t-il un équipage, il est extravagant ; fait-il usage d'un pauvre véhicule, il manque du nécessaire. Prescrit-il peu de médicaments, il est négligent ; en prescrit-il beaucoup, il inonde ses malades de drogues. Son cheval est-il gras, il ne pourra faire croire qu'il a des malades très pressés ; va-t-il lentement, il se soucie peu de ses malades. Si le malade recouvre la santé, c'est le résultat des bons soins de la famille ; s'il meurt, le docteur n'a pas compris sa maladie. Parle-t-il beaucoup, " nous n'aimons pas un docteur qui dit tout ce qu'il sait " ; ou " il est trop familier ; " parle-t-il peu, nous voudrions un docteur sociable. Parle-t-il politique, il serait mieux de s'occuper de médecine ; s'il n'en parle pas, " nous aimons un homme qui ose montrer sa couleur ; " s'il ne vient pas immédiatement quand on l'envoie chercher, il tient peu à être agréable à son client ; s'il se presse, il lui fait la cour. Envoie-t-il sa note, il est bien pressé d'argent. Visite-il ses malades chaque soir, c'est pour élever sa note ; ne le fait-il pas, il est négligent. Ordonne-t-il le même remède, cela ne fait aucun bien ; change-t-il la prescription, il est associé avec le pharmacien. Emploie-t-il un remède populaire, c'est pour céder aux caprices du peuple et capter sa confiance ; ne le fait-il pas, c'est de l'égoïsme professionnel. Aime-t-il les consultations, c'est parce qu'il ne sait rien ; les repousse-il sous prétexte qu'il sait son affaire, il craint de montrer son ignorance à un confrère supérieur.

" Réclame-t-il la moitié des honoraires qui lui sont dus, il mérite d'être mitraillé.

" Qui ne voudrait être médecin ?... "

MADemoiselle TESSANDIER

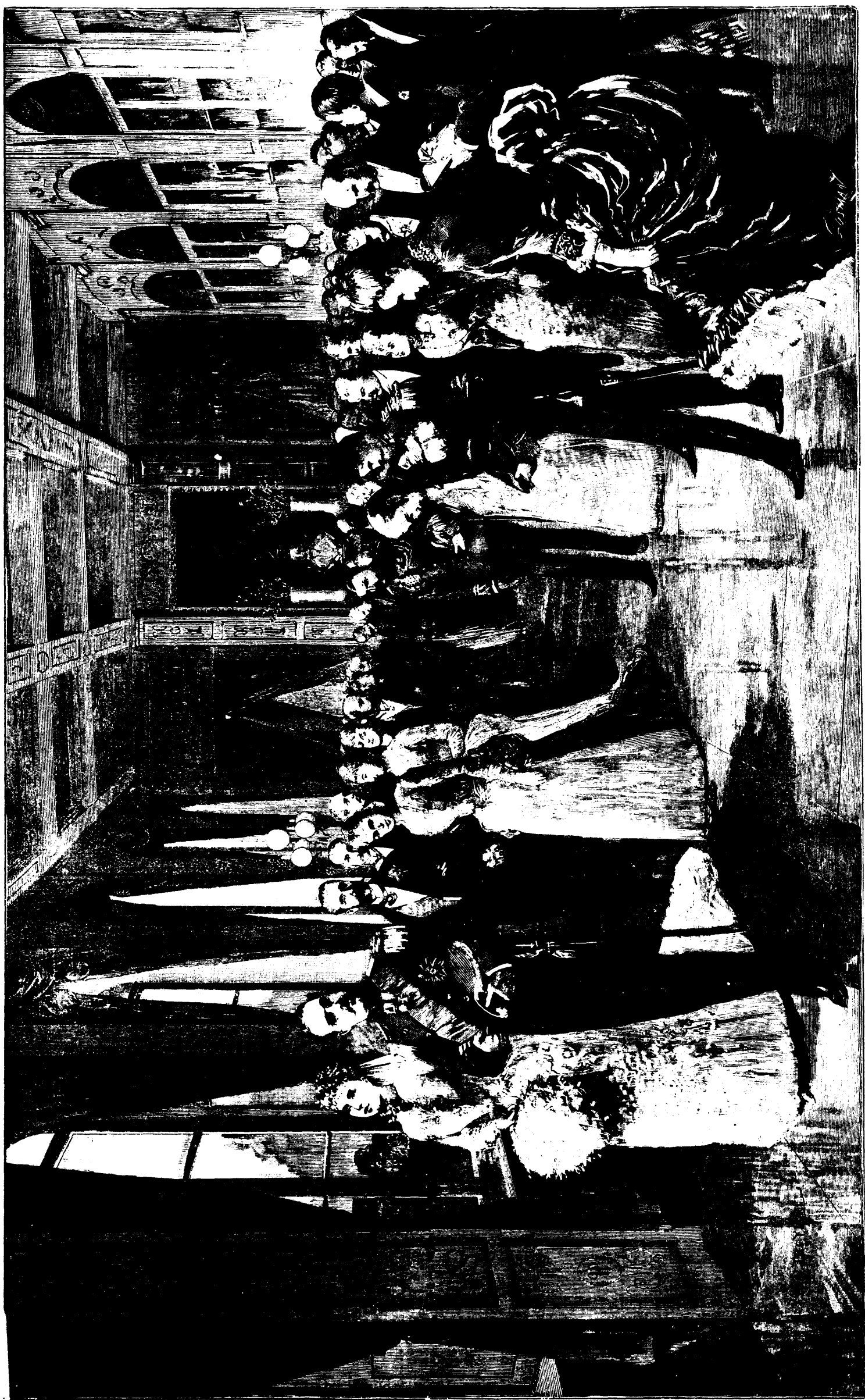
(Voir gravure)

MADemoiselle Tessandier, à laquelle le *Macbeth* de l'Odéon doit son succès, est une grande et belle personne, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, à la physionomie tragique, à la voix puissante et pénétrante à la fois ; et qui se prête merveilleusement au rôle de Lady Macbeth.

Ce personnage de Shakespeare, la comédienne le rend avec une grande autorité de talent. Au premier acte, c'est la fureur de l'ambition qui a pénétré violemment dans l'âme de Lady Macbeth ; c'est l'ardeur de régner qui pousse cette femme à conseiller à son époux, hésitant encore, le meurtre du roi. Le crime est accompli : l'âme de Lady Macbeth n'en est point troublée, et pendant que les fantômes de sang passent sous les yeux du Thane de Glamis et de Cawdor, elle cherche à rappeler à la raison cet esprit qui s'égare.

Mlle Tessandier donne à ces scènes un grand caractère, elle rend avec une saisissante énergie la scène du somnambulisme, et son succès a été des plus vifs et des plus complets : il couronne une carrière rapidement parcourue en quelques années.

L'observation est la mémoire des vieillards — SWIFT.



LE MARIAGE DE S. A. R. LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS, AU CHATEAU D'EU. — DÉFILÉ DU CORTÈGE, APRÈS LA CÉRÉMONIE, DANS LA GRANDE GALÉRIE DU REZ-DE-CHAUSSEE.

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXXI

LUCIEN était un peu bronzé par le voyage, le grand air et le soleil, mais cette chaude teinte brune imprimait à son visage quelque chose de plus mâle et de plus énergique. Il se portait d'ailleurs à merveille et sa joie de se retrouver près de sa bien aimée Lucie lui donnait une surabondance de vie, dont témoignaient l'éclat de ses yeux, l'animation de sa parole et les vibrations de sa voix. Il revoyait la fiancée de son cœur, il la revoyait guérie, fraîche et souriante. C'était le bonheur. Que lui importait le reste ? Il ne s'en préoccupait point ; il n'y songeait même pas.

—Et dire que sans vous, maman Lison, je ne l'aurais peut-être pas retrouvée vivante ! s'écria Lucien en servant dans les siennes les mains de Jeanne Fortier. Ah ! vous êtes notre bon ange ! Nous ne nous séparerons jamais de vous ! jamais ! jamais !

Il se faisait raconter par le menu ce qu'il savait déjà, les détails de cette nuit sinistre où sa pauvre Lucie avait failli mourir. Et maman Lison ne se lassait pas de répéter le même récit, toute frissonnante encore, comme si le drame de Bois-Colombes s'était passé la veille.

—On n'a pas retrouvé le misérable assassin ? demanda tout à coup le jeune homme.

—Non, répondit Lucie.

—C'est étrange !

—Pourquoi ? Il eût été plus surprenant de le retrouver, un rôdeur de banlieue, faisant partie d'une bande. Mais ne parlons plus de cela, je suis guérie, tout est fini. Seulement, quand j'aurai à sortir désormais le soir, je prendrai mes précautions.

—Elle a raison, appuya Jeanne Fortier. Elle ne souffre plus, elle est guérie, c'est le principal. Je suis sûre que vous êtes de mon avis.

—Certes ! et plutôt mille fois qu'une.

—Eh ! bien, à table, alors ! Le dîner est prêt.

—Nos trois personnages s'installèrent joyeusement autour de la petite table bien servie. La soirée passa trop vite. Lucien fut stupéfait, en regardant sa montre, de s'apercevoir qu'il était minuit. Rester plus longtemps était impossible, et le jeune homme se retira en promettant à sa fiancée de venir passer avec elle la journée tout entière du dimanche suivant.

En regagnant la rue de Miromesnil, Lucien pensait au complet bonheur qu'il venait de goûter, et, presque malgré lui, dans la plénitude de sa joie, dans l'ivresse de son amour partagé, il pensait en même temps à la pauvre Mary qui l'aimait, et qui se mourait parce qu'il ne pouvait lui rendre tendresse. Lucien Labroue, nous le savons, était un homme de cœur. Il éprouvait un chagrin profond de cette situation lamentable, mais il ne pouvait rien y changer.

Le lendemain matin, à la première heure, il se rendit à Courbevoie pour y reprendre la direction des travaux. Paul Harmant n'était pas encore arrivé. Lucien profita de son absence pour se

mettre au courant de tout ce qui s'était passé pendant les précédentes semaines, et pour examiner les travaux en cours d'exécution. Vers huit heures seulement le père de Mary fit son apparition à l'usine. A peine s'était-il installé dans son cabinet que Lucien entra pour lui rendre compte de son voyage. Le millionnaire tendit la main au jeune homme de la façon la plus cordiale.

—Je suis heureux de vous revoir, mon cher enfant, lui dit-il, d'autant plus heureux que j'ai à vous adresser de chaudes félicitations. Mes clients de Bellegarde m'ont écrit à votre sujet dans des termes singulièrement flatteurs. Il paraît que vos relations ont été excellentes.

—Je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports avec ces messieurs. Ils ont été parfaits pour moi.

—Vous ont-ils adressé des propositions ? demanda Paul Harmant avec un peu d'inquiétude. J'ai su par hasard qu'ils cherchaient un homme de mérite, capable de les suppléer.

—Peut-être, répondit Lucien en souriant, si j'avais pu comprendre certaines paroles à double

un déplacement d'ouvriers. L'entretien dura près d'une heure.

—Il ne me parle point de ma fille, pensait le millionnaire.

A peine venait-il de formuler cette réflexion que Lucien lui dit :

—Je ne vous ai pas encore demandé, monsieur, comment se porte mademoiselle Mary.

—Elle a été et elle est encore bien souffrante, répliqua Paul Harmant.

—Gravement souffrante ?

—Assez pour me causer de vives inquiétudes. Vous la verrez et vous jugerez par vos propres yeux combien j'ai raison de vouloir à tout prix donner à mon enfant un peu de bonheur qui sera le salut pour elle. J'ai annoncé à Mary votre retour, et sa première pensée, ce matin, a été pour vous.

—Pour moi, monsieur ? répéta Lucien avec contrainte, car il pressentait tous les ennuis de la fausse position dans laquelle l'amour de la jeune fille allait le placer.

—Oui. Elle veut célébrer votre arrivée ; elle vous attend ce soir à dîner avec moi, et se fait une fête de nous voir tous les deux en même temps près d'elle. Une vraie réunion de famille.

XXXII

—Mais, monsieur, balbutia le jeune homme.

—Oh ! pas d'excuses, pas de prétextes pour décliner l'invitation de ma fille, interrompit vivement le millionnaire. Vous ne pouvez mieux lui prouver votre sympathie qu'en acceptant cette invitation qu'elle m'a chargé de vous transmettre. En ce qui me concerne j'ajouterai qu'un refus me peinerait beaucoup. Il s'agit d'un dîner absolument intime. Nous ne serons que nous trois. Vous quitterez l'usine un peu plus tôt afin d'aller vous habiller chez vous, et vous viendrez nous rejoindre à l'hôtel.

Lucien, quoique fort contrarié du désir de la jeune fille, comprit qu'il ne pouvait répondre à ce désir par un refus inexplicable et blessant. Lucie avait fêté son retour. Mary voulait le fêter à son tour. Comme Lucie, elle l'adorait. Que n'eût-il pas donné de grand cœur pour se soustraire à la situation à la fois cruelle et ridicule d'homme trop aimé par deux femmes !

—J'accepte, monsieur, dit-il et je serai très heureux de présenter mes respectueux hommages à mademoiselle votre fille.

—A la bonne heure ! s'écria le millionnaire. Je vous savais d'avance incapable de causer un chagrin à Mary et



A la date indiquée par M. Castel, elle avait commencée les séances pour son portrait.—(Voir p 230, col. 3.)

sens ressemblant fort à des ouvertures, des propositions catégoriques m'auraient-elles été faites. Mais je suis resté impassible et, vous le savez, monsieur, il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

—Je vous sais gré de n'avoir voulu ni entendre, ni comprendre, et je vous prouverai ma reconnaissance. Vous êtes arrivé à Paris cette nuit ?

—Hier au soir.

—Vous êtes-vous ennuyé là-bas ?

—Souvent, répondit Lucien qui pensait à sa fiancée.

Paul Harmant ne le questionna pas davantage. Il lui convenait de ne paraître s'occuper en ce moment que des choses ayant un rapport direct avec l'industrie. La conversation s'engagea sur les plans que Lucien rapportait, plans de nouvelles machines à construire, qui nécessiterait encore par la suite

à moi.

Puis il ne fut plus question de la réunion du soir. La journée s'écoula en visites aux différents ateliers, et vers quatre heures Lucien quitta Courbevoie pour aller chez lui se préparer à dîner à l'hôtel de la rue Murillo.

Tout en montant la longue avenue de Neuilly et l'avenue de la Grande-Armée, le jeune homme se sentait singulièrement sombre et triste. Il regrettait maintenant d'avoir accepté l'invitation qui pendant de longues heures allait le mettre en présence de Mary dont il connaissait, dont il déplorait l'amour insensé. Qui sait si cette invitation n'était point un piège ? Qui sait si Paul Harmant n'allait pas lui renouveler devant sa fille les offres déjà faites ! Cela étant, quelle contenance serait la sienne, et que répondrait-il pour ne point paraître brutal ? Sa réponse adressée au millionnaire seul,

était la chose du monde la plus simple : " Il ne s'appartenait plus. Il avait donné son cœur ? " Mais en face de Mary aurait-il le courage de répéter ces deux courtes phrases ? Aurait-il la force de répliquer : " Vous savez bien que j'aime Lucie, puisqu'elle vous l'a dit elle-même, et que j'ai vu briller dans vos regards tous les feux de la jalousie. " Non ! cent fois non ! Je n'aurai point le courage de la torturer ainsi, pensait Lucien, mais je ne puis pas non plus lui laisser croire que je l'aime.

Il était six heures et demie du soir lorsque le fiancé de Lucie arriva, très ému et le cœur serré, à l'hôtel de la rue Murillo. Haul Parmant était rentré depuis une demi-heure, et ce fut lui qui reçut le jeune homme dans son cabinet de travail.

—Ma fille nous attend au salon, lui dit-il, allons la rejoindre.

Mary attendait, en effet, et Dieu sait quelle fièvre d'amour faisait battre ses tempes. En soulevant le rideau de guipure de l'une des fenêtres, elle avait vu Lucien entrer dans la cour, et il lui avait fallu appuyer ses deux mains sur son cœur, afin d'en comprimer les battements. Elle éprouvait une joie immense, une indicible ivresse. Lucien de retour à Paris, Lucien dans la maison de son père, c'était pour elle le salut, la guérison, la vie ! Quelques minutes s'écoulèrent, puis une porte s'ouvrit, et Paul Harmant parut sur le seuil, faisant passer devant lui son hôte. Mary voulut se lever et marcher à leur rencontre, mais la violence de son émotion déterminait chez elle une sorte de défaillance ; elle chancela et retomba sur le siège qu'elle venait de quitter. En ce moment, sa pâleur était effrayante. Son père courut à elle. A l'aspect du visage amaigri et des traits altérés de la jeune fille, Lucien se sentit pris d'une immense et douloureuse pitié. Ses yeux devinrent humides.

—Mademoiselle, balbutia-t-il.

—Tu souffres, ma chérie ? demanda le millionnaire.

—Non, père, je ne souffre pas, répondit Mary que la voix de Lucien venait en quelque sorte de galvaniser. Je ne souffre pas, au contraire. J'ai ressenti un étourdissement, ce n'est rien, c'est passé déjà. Je suis heureuse de revoir monsieur Lucien, et il n'en doute point, car il sait que je l'aime d'une amitié sincère. Je suis heureuse, après un mois d'absence, de lui serrer la main.

Elle tendit, en effet, la main au jeune homme qui la prit et la trouva brûlante de fièvre.

—Moi aussi, mademoiselle, répondit-il avec un trouble involontaire, je suis heureux de vous voir, oui, je vous assure, très heureux.

—Vrai ? bien vrai ? s'écria Mary avec un élan de passion.

Lucien comprit qu'une froideur trop significative pouvait tuer cette enfant, aussi répliqua-t-il vivement :

—Je vous l'affirme ! je vous le jure !

La figure de la jeune fille devint rayonnante.

—Ainsi poursuivit-elle, vous avez accepté mon invitation avec joie ?

—Oui, certes ! elle m'était précieuse à un double titre, étant le témoignage de l'amitié sincère dont vous parliez tout à l'heure, mademoiselle, et de l'estime que monsieur votre père veut bien m'accorder.

—C'est plus que de l'estime, reprit Mary, c'est de l'affection que mon père éprouve pour vous. Il me l'a dit bien des fois.

—J'en suis fier et reconnaissant.

—Prouvez-le donc en venant ici plus souvent que vous ne le faisiez avant votre départ. On aurait cru que notre maison vous faisait peur. Pourquoi vous voyait-on si peu ?

Lucien, fort embarrassé de la tournure que prenait l'entretien ne put que répondre en hésitant.

—Je ne me croyais point autorisé...

—A nous traiter en amis ? acheva la jeune fille. A vivre avec nous sur un pied d'intimité ? En vérité, monsieur Lucien, vous aviez grand tort ! Vous êtes un homme du plus grand mérite et un gentleman. Qui donc ne serait honoré de vous recevoir ? Mon père, je le sais, vous regarde comme un autre lui-même. Il me laisse maîtresse d'agir à ma guise. Il approuve tout ce que je fais. Je profite de cette liberté pour vous dire, en son nom comme au mien, que votre couvert sera mis chaque jour ici, et que nous compterons sur vous ? N'est-ce pas père ?

—Je n'ai qu'à m'incliner, puisque tu es souveraine maîtresse, fit le millionnaire en souriant.

L'embarras de Lucien grandissait de minute en minute et se transformait en malaise.

—Tant de bontés me rendent confus, bégaya-t-il.

Mary, prenant cette réponse pour un consentement, devint radieuse, s'empressa d'ajouter :

—C'est convenu. Et je compte aussi que vous nous accompagnerez souvent au théâtre. Mon père sera très enchanté de vous voir me donner le bras pour me conduire à notre loge. N'est-ce pas père ?

—Sans doute, ma chérie.

—Alors, monsieur Lucien, c'est entendu aussi, n'est-il pas vrai ?

—Je suis dans une situation trop modeste, mademoiselle, pour accepter le rôle envié de votre cavalier.

—Ceci est une défaite, monsieur Lucien, et je ne l'admets pas ! En refusant, vous me feriez de la peine, beaucoup de peine, et je suis sûre que telle n'est point votre intention. Acceptez donc sans crainte, je vous promets de ne pas m'abuser.

Le visage de Mary exprimait une telle angoisse, l'intonation de sa voix devenait si suppliante, que Lucien ne se sentit point la force de désespérer la jeune fille par un refus formel.

—J'accepte, mademoiselle, dit-il, mais les exigences du travail me laissent bien peu de liberté.

—Elles vous laissent au moins l'absolue liberté de vos dimanches, et je compte qu'à l'avenir vous voudrez bien nous les consacrer.

Lucien devint un peu pâle. Il pensait à Lucie, et déjà ses lèvres s'ouvraient pour répondre d'une façon carrément négative. Mary ne lui laissa pas le temps de prononcer un mot.

—Nous irons passer les dimanches à la campagne avec mon père, poursuivit-elle ; cela vous fera du bien et vous reposera de la vie sédentaire menée par vous pendant toute la semaine. L'existence sans changements serait trop monotone, il faut varier. Nos parties de campagne seront charmantes, n'est-ce pas, monsieur Lucien ?

La fille du millionnaire avait prononcé avec une câlinerie adorable ces dernières paroles. Elle attendait une réponse affirmative. Mais Lucien venait de trouver un prétexte pour décliner la proposition.

—Mon Dieu, mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous faire observer que j'ai quelques amis qui me sont très dévoués et à qui je rends cordialement leur affection. Pour les visiter, pour entretenir avec eux des rapports auxquels je tiens beaucoup, je n'ai que le dimanche. Si je dispose de ce jour unique, je ne pourrai plus voir mes camarades d'enfance, et par cela même j'encourrai leurs reproches et les miens, ce qui, je ne vous le cache point, me serait très pénible.

XXXIII

Tandis que Lucien disait ce qui précède, un nuage passait sur le front de Mary, ses yeux se voilaient, son cœur, mordu par la jalousie renaissante, se mettait à battre avec une violence désordonnée.

—Alors, monsieur, balbutia la pauvre enfant d'une voix à peine distincte tant elle était basse et brisée, alors, c'est un refus ?

Paul Harmant sentit l'effet désastreux que les paroles du jeune homme venaient de produire sur sa fille. Il essaya de l'atténuer.

—Lucien ne te refuse pas, ma chérie, dit-il vivement ; il te soumet une objection qui me paraît absolument juste. L'amitié impose des devoirs et je l'estimerai moins s'il ne tenait à s'en acquitter. Il a besoin de quelques-uns de ses dimanches pour visiter ses amis. Nous ne pouvons prétendre à nous emparer de tout son temps. Sa liberté d'action n'étant pas entravée, il nous reviendra avec plus de plaisir. N'est-ce pas, mon cher Lucien ?

Le fiancé de Lucie ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pitié profonde à l'endroit de la trop impressionnable jeune fille. Il donna la réplique docilement.

—C'est vrai de tout point, oui, monsieur, dit-il, et mademoiselle Mary le comprendra, je n'en doute pas.

Mary répliqua d'une ton triste :

—Je comprends que, lorsque je donne mon amitié, je la donne sans arrière-pensée, sans restric-

tion, sans partage, prête à faire joyeusement toutes les concessions et tous les sacrifices. C'est là, me semblait-il, un devoir. J'exagerais sans doute. Sans doute, prête à tout donner, j'exigeais trop. Je tâcherai de devenir plus raisonnable, et je saurai me contenter de peu, puisque c'est ainsi qu'il faut être.

La pitié de Lucien redoublait. Ne sachant que répondre, il garda le silence. Le millionnaire intervint.

—Vous vous entendez à merveille ! dit-il avec un entrain de commande. Lucien fera, je te l'affirme, tout ce qui dépendra de lui pour t'être agréable.

—Vous pouvez en être sûr, monsieur, répondit le jeune homme, et j'espère que mademoiselle Mary n'en doute pas.

Mary tourna vers Lucien ses grands yeux noyés de larmes. Leurs prunelles d'un bleu profond comme celui du ciel avaient une expression éloquent. Elles semblaient crier :

—Si vous saviez combien je vous aime ! Comme il serait bon de vous voir m'aimer ainsi !

Sous ce regard parlant, Lucien se sentit frissonner de tout son corps. On vint annoncer que le dîner était servi.

—Offrez votre bras à ma fille, dit Paul Harmant.

Mary, palpitante d'amour, s'appuya sur le bras du fiancé de Lucie pour passer à la salle à manger. La table était couverte de fleurs.

—Vous le voyez, monsieur, murmura la jeune fille avec un pâle sourire, c'est jour de fête aujourd'hui chez nous, la fête de votre retour.

Lucien pensait :

—Comme faisait hier ma bien-aimée Lucie, elle célèbre mon retour avec des fleurs ! Pauvre enfant ! Malgré cette tendresse immense que je vois, que je sens, dont elle m'enveloppe, je ne puis laisser aller vers elle mon cœur qui est tout à Lucie.

Le dîner ne fut point triste. En dépit de sa jalousie, Mary se trouvait heureuse d'avoir auprès d'elle l'homme qu'elle adorait. D'ailleurs le maître de la maison faisait tout pour égayer le repas et il y parvint. Vers dix heures, Lucien prit congé.

—N'oubliez point, lui dit Mary, que demain votre couvert sera mis à notre table.

—Je me souviens, mademoiselle, répliqua-t-il, et soyez sûre qu'aucune de vos paroles ne s'effacera de ma mémoire.

Il partit. En se trouvant dehors, au grand air, il lui sembla qu'il avait un poids de moins sur la poitrine, et cependant il se reprochait de n'avoir pas eu le courage d'une entière franchise.

—Qu'advient-il de tout cela ? se demandait-il en passant la main sur son front brûlant. La situation n'est pas tenable ! Ne serais-je point obligé de quitter cette maison et de chercher ailleurs un emploi ? Nos clients de Bellegarde m'ont en effet laissé comprendre qu'ils seraient heureux de m'engager, mais les appointements seraient forcément inférieurs à ceux que Paul Harmant me donne. M'en aller si loin de Paris ! Lucie voudrait-elle me suivre ! Ai-je droit de lui imposer un exil ? Ne dois-je pas rester ici où j'ai l'espoir de relever un jour la maison de mon père ? Pauvre Mary, je ne puis lui en vouloir de m'aimer. Ce n'est pas sa faute. En m'éloignant, je la tuerais. Ne vaut-il pas mieux laisser la maladie de langueur dont elle est atteinte achever son œuvre ? Les jours de la malheureuse enfant sont comptés. Le moment est proche où son amour ne sera plus une gêne pour moi. Lucien rentra chez lui très perplexe, n'ayant rien décidé, ne s'arrêtant à aucun parti. Il se coucha fiévreux, et ne put trouver le sommeil. Paul Harmant était resté seul avec sa fille après le départ de leur convive.

—Eh bien ! chère mignonne, lui demanda-t-il, es-tu contente ? Crois-tu enfin que j'avais raison quand je t'ai dit qu'il viendrait, et qu'il t'aimerait ?

Mary pencha mélancoliquement la tête sur sa poitrine.

—Oui, il est venu, répondit-elle, et j'ai été heureuse, mais je le suis moins à cette heure que je l'ai vu, que je l'ai entendu.

—Moins heureuse, pourquoi ? Tout ce que tu lui proposais, il l'a accepté. Donc l'idée de vivre dans notre intimité le séduit.

—Tu te trompes, il n'a pas tout accepté, murmura la jeune fille.

—Je trouve très naturel qu'il ait voulu se réserver quelques heures pour aller voir ses amis.

—Ce ne sont point ses amis qu'il ira voir ! répliqua Mary avec véhémence, j'en ai le pressentiment, j'en ai la certitude ? S'il a cédé à quelques-unes de mes exigences, c'est que celles-là ne dérangeaient rien à sa vie ! Il garde les dimanches que je lui demandais aussi ! Il les garde pour les consacrer à celle dont il ne s'est point détaché ! A celle qui l'éloigne de moi, qui me vole son cœur, et dont je suis jalouse !

—Jalouse de cette Lucie ! s'écria le millionnaire d'un ton dédaigneux.

—Oui, jalouse ! et pourquoi non ? Ah ! tu ne sais pas père, tout ce qui se passe dans mon cœur et tout ce que je souffre. C'est un feu qui me consume et qui me rend mauvaise ! Il y a des heures où je vois rouge, des instants où il me semble que ma main est prête à s'armer pour frapper ma rivale ! Oui, je deviendrais criminelle. Je tuerais Lucie ! Lucie morte, il ne pourrait plus l'aimer.

—C'est de la folie cela, mon enfant !

—Oui, car la jalousie tient de la folie, et je le répète, je suis jalouse, à la seule pensée qu'il peut la voir, lui parler, lui dire qu'il l'aime, mon être entier se révolte ! Ah ! si je pouvais l'écraser, elle !

—Voyons, Mary, calme-toi.

—Me calmer ! Est-ce que c'est possible ? Puisque je l'aime est-ce que je puis imposer silence à mon cœur ? J'adore Lucien, je veux qu'il soit à moi ! Je ne veux pas qu'il soit à une autre.

—N'exagère rien, mon enfant ! En toutes choses l'exagération est un mal ! Je comprends ce que tu souffres, et je ferai l'impossible pour calmer tes souffrances. Compte sur moi. D'ici à très peu de temps tu constateras un changement nouveau et significatif dans la conduite de Lucien à ton égard. C'est lui-même bientôt qui pressera votre union.

—Père ! s'écria Mary, avec une sorte d'affolement, les alternatives d'espérance et de déception me tuent. Fais tout ce qui dépendra de toi pour mon bonheur. Je travaillerai de mon côté à ce que Lucien m'appartienne.

—Paul Harmant fut effrayé de l'exaltation avec laquelle Mary venait de prononcer ces paroles.

—Ne commets aucune extravagance, mon enfant, lui dit-il. Tu sais combien ta vie, ton repos, me sont chers. Encore une fois sois calme et attend avec patience le bonheur qui viendra, je te le jure !

Mary ne répondit pas. Elle tendit son front à son père, afin de recevoir un baiser et se retira. Tout en regagnant son appartement le millionnaire pensait :

—J'ai peur d'un coup de tête de Mary. Il faut le prévenir à tout prix ! Demain, j'agirai.

L'enfant s'était révélée à lui tout à coup sous un aspect encore inconnu. La jalousie venait d'éveiller dans cette jeune âme des instincts de violence endormis jusque-là. Rentrée chez elle et le visage décomposé par la colère, la jeune fille pensait :

—S'il faut lutter pour qu'il m'appartienne, je lutterai ! Tous les moyens me seront bons, pourvu que la victoire soit au bout.

XXXIV

Mary passa une nuit terrible, nuit de souffrances, nuit de larmes, nuit de menaces pour Lucie, sa rivale. Elle dormait à peine et quant à huit heures, comme de coutume, sa camériste entra dans sa chambre, elle était déjà debout. La jeune fille s'habilla rapidement.

—Mon père est-il parti ? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, depuis un instant.

—Donnez l'ordre d'ateler.

—Un coupé, ou une voiture découverte ?

—Un coupé.

Mary termina sa toilette, attacha son chapeau, mit ses gants et attendit. Au bout d'un quart d'heure la femme de chambre vint la prévenir que le coupé était attelé. Mademoiselle Harmant quitta son appartement, monta en voiture et dit au cocher de la conduire au quai Bourbon.

De son côté le millionnaire avait passé une fort mauvaise nuit. Cette lutte de tous les instants pour l'existence de sa fille, existence qui dépendait, croyait-il, de l'amour de Lucien, le brisait, usait ses forces, consumait sa vie. Il partit donc

avec l'idée bien arrêtée d'en finir sans retard, et d'obliger le fils de Jules Labroue à accepter la main de Mary. Arrivé à l'usine de Courbevoie, il expédia vivement les affaires courantes, donna des signatures et fit appeler le directeur des travaux. Lucien se rendit en toute hâte au cabinet de l'industriel.

—Asseyez-vous, mon cher ami, lui dit ce dernier. Nous avons à causer longuement.

Le jeune homme prit un siège.

—Laissez-moi vous remercier tout d'abord, commença Paul Harmant.

—Me remercier, monsieur ! répéta Lucien surpris. Et, de quoi ?

—De votre manière d'être, hier soir, vis-à-vis de ma fille.

Le fiancé de Lucie tressaillit, et malgré lui son front se plissa. Allait-il donc encore être question de Mary ?

—Ma manière d'être, monsieur, répondit-il, était toute naturelle et résulte de la reconnaissante affection que je vous ai vouée, ainsi qu'à mademoiselle votre fille.

—Elle me prouve, à moi, répliqua Paul Harmant, que vous avez mis à profit le temps de votre absence, et fait de sérieuses réflexions.

—Des réflexions, monsieur. A quel sujet ? L'industriel poursuivit :

—J'ai été heureux de vous éloigner momentanément de Paris, pour vous rendre, par l'isolement, maître de vos pensées. Vous voici revenu et nous devons maintenant parler à cœur ouvert, n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre. Comment avez-vous trouvé ma fille ? ajouta Jacques Garaud avec une émotion toujours sincère quand il parlait de son enfant. Répondez en toute franchise.

—Je l'ai trouvée un peu amaigrie, monsieur, et le visage altéré. Les médecins devraient, je crois, s'occuper sérieusement de son état de faiblesse.

—Alors, sans être médecin vous-même, vous avez constaté son dépérissement croissant ?

—Malheureusement, oui, monsieur, et pour ne point voir il faudrait être aveugle.

(La suite au prochain numéro.)

AU CIMETIÈRE

LE cimetière est un lieu où viennent se cacher dans la poussière toutes les ambitions humaines : le savant repose près de l'ignorant ; le riche près du pauvre ; l'homme de lettres près de l'artisan. Tous gisent en un même lieu, tous ont la même terre pour demeure. Mais tous n'ont pas emporté les mêmes regrets ; chacun n'a pas laissé derrière lui les mêmes souvenirs. Ici, une femme en habits de deuil est agenouillée sur la froide pierre d'un tombeau, ses lèvres murmurent une prière et de ses yeux s'échappent des larmes : c'est là que repose son enfant chéri, son amour, sa gloire, le seul espoir enlevé à son orgueil maternel. La mort l'a ravi avant qu'il eut approché les lèvres du calice de la vie, et cette mère a vu tous ses rêves d'or s'évanouir dans un tombeau... Là, c'est une jeune fille inclinée sur une tombe chérie. Elle joint convulsivement les mains, ses yeux sont tournés vers le ciel comme pour y chercher l'ange qui y a pris son essor. Fleur toute fraîche et toute pure ornée encore de la perle de l'aurore, elle regrette sa sœur qu'un soleil trop ardent a déjà flétrie. Pourquoi la mort a-t-elle enlevé sur le seuil de la vie une existence si chère ! A quelques pas plus loin s'élèvent une modeste croix de bois. Sous ce tertre fraîchement remué repose une mère bien-aimée. Nul ornement pour son tombeau, sinon une fleur nouvelle déposée chaque jour par ses enfants. Pauvres orphelins, ils ignorent ce que c'est que la vie, et ils n'ont pas l'aile d'une mère pour s'abriter quand viendra l'orage. Jeunes boutons de rose, comment pourront-ils éclore sans l'aide d'un rameau bienfaisant qui vienne les protéger ! Pleurez, pauvres orphelins, pleurez et priez, les larmes souagent et la prière soutient.

Léon a bien su sa leçon. "Que faut-il lui donner ? Une image ou un bonbon ? dit le père." "Non, répond l'enfant, plus rusé qu'on ne pense, un baiser de maman sera ma récompense."

LE SAPIN

(Traduit de l'allemand)

U milieu de la frégate s'élève le mât vigoureux, chargé de voiles, de pavillons et de cordages : il s'incline sous le poids des ans.

Il prend les vagues couvertes d'écume pour confidentes de sa douleur amère.

"A quoi me sert mon clair, mon blanc vêtement de voiles ?

"A quoi me servent les drapeaux, les flexibles échelles de cordage ! Un attrait profond, irrésistible, m'entraîne vers mes forêts d'autrefois.

"Au printemps de la vie, on m'a renversé. On me fit naviguer sur la mer et visiter les pays étrangers.

"J'ai traversé l'Océan, j'ai vu sur leurs trônes les rois de la mer ; j'ai vu les nations avec leurs chevelures noires ou blondes.

"Au nord, j'ai salué la mousse d'Irlande dans les fentes des rochers ; sur les plages du sud, je me suis entretenu avec les palmiers.

"Mais un attrait puissant me ramène vers les montagnes, ma patrie. Là, je plongeais dans le royaume des nains mes racines chevelues.

"O silencieuse vie de la forêt ! ô verte solitude ! ô bruyères fleuries, que vous êtes loin, que vous êtes loin !

NOTES ET IMPRESSIONS

Malheur à l'homme qui n'a pas un certain fonds de candeur et de confiance, dût-il être dupe !—STERNE.

La ressemblance d'une fille avec sa mère est, suivant les âges, pleine de promesses ou de menaces.—G.-M. VALTOUR.

Aimer le bonheur et se marier tard, c'est entendre chanter le matin une alouette en l'air et en manger le soir une rôtie à son souper.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 138.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Je ne sais pourquoi il XXXXXXXX ce fait, universellement XXXXXXXX.

No 139 —LOGOGRAPHE

Sur mes huit pieds, je suis la prière pressante

Que le désir émet.

Deux pieds qu'on me remet

Me font ce qui la rend tenace, persistante,

Jusqu'aux succès complet.

No 140.—ENIGME

Celle dont nous voulons parler

Vit moins longtemps que l'éphémère.

Et n'apparaît sur cette terre

Que pour souffrir puis s'en aller.

Car votre amour va la flétrir ;

Presque aussitôt qu'elle est formée

Nous voyons votre bien-aimée

Sous vos baisers s'évanouir.

Lentement on la voit s'éteindre,

Personne ne songe à la plaindre,

Et vous en faites même un jeu ;

Puisque votre haleine fatale

La fait, torture sans égale,

Mourir, hélas ! à petit feu.

SOLUTIONS :

No 136.—Le mot est : Robes, pierre.

No 137

BLANCS.

1 T 3e C R

2 D 8e C D, échec et mat.

2 D 5e D, échec et mat.

2 D 1er T D, échec et mat.

NOIRS.

1 C pr. P

Si : 1 R 3e ou 5e D

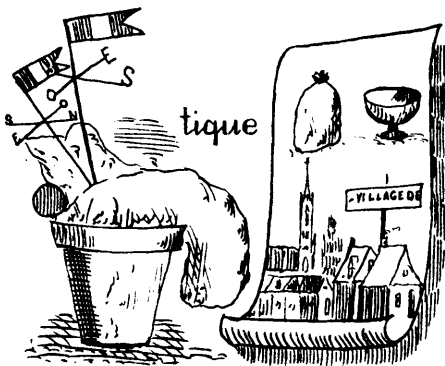
Si : 1 R 3e F

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle E. Lanctôt, Montréal ; Joseph Brouillet, Island Pond, Vt. ; Philéas Roy, Québec ; Mme Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle M. D. Michaud, Saint-Gabriel de Brandon ; Mlle Sydonia Fontaine, Mont Saint-Hilaire.

Rébus.—O. Montambault, Québec ; P. Tartanpion ; J. L. R. Mercier et Mme Céleste Lesigne, Montréal ; Ovide Leclerc, Québec ; Philéas Roy, Lévis ; Alph. Lessard, St-Roch, Québec ; Joseph Emond, village Lauzon, Lévis.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Après la pluie vient le beau temps.

CHOSSES ET AUTRES

—L'hon. M. Hector Fabre a commencé, en Belgique, une série de conférences sur le Canada.

—Quelques manufacturiers disent que le papier est destiné à remplacer en grande partie le bois et le fer dans l'emploi général de ces deux articles.

—Les jeunes filles de Hastings, Nebraska, ont signé une convention de ne plus sortir avec un jeune homme qui boit, fume, mâche du tabac ou jure.

—Deux hommes de Troy viennent d'inventer une machine qui fabrique 24,000 allumettes à la minute, et on croit qu'elle viendra à en faire 15,000,000 en dix heures.

—Un mariage de bohémiens consiste par les parties contractantes de passer sur un manche à balai. Dans les pays civilisés on se sert du manche à balai plus tard.

—On vient d'inventer un fer à cheval qu'on ôte et remet comme la chaussure d'un homme. Un rebord au fond et une boucle en arrière le tiennent en place.



A. NATHAN,

Importateur et marchand de Cigares de la Havane et domestiques,

PIPES EN BRUYERES

ET AUTRES

ARTICLES DE TABACONISTES,

EN GROS ET EN DÉTAIL,

71 — RUE SAINT-LAURENT — 71
MONTREAL

Succursale au No. 1916, rue Notre-Dame

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arapaho" ou "Baume de Montagnes Vertes," Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 864, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.

En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picole et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GERHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR JOSEPH NOLIN,

Elève du Collège Dentaire de Philadelphie,

CHIRURGIEN - DENTISTE,

148, RUE BLEURY, EN FACE DU G&SU, 148

Heures de Bureau : de 9 à 5.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	- - -	\$50
2me "	- - -	25
3me "	- - -	15
4me "	- - -	10
5me "	- - -	5
6me "	- - -	4
7me "	- - -	3
8me "	- - -	2
86 Primes, a \$1	- - -	86
94 Primes	\$200	

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants :

	1ere qualité.	2me qualité.
La grosse.....	\$11.00	\$8.00
La douzaine.....	1.00	0.80
Le jeu.....	0.15	0.10

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence. Conditions : comptant.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL